

**« MON RAP EST
UN AFFRONT »
RENCONTRE AVEC
RXNDE AKOZTA**



Est-ce que tu peux te présenter pour commencer?

Mon nom est Randy Acosta, c'est mon vrai nom, je n'ai pas de nom de scène. Ma première rencontre avec le hip-hop, sans que j'en aie conscience, a eu lieu lorsque j'avais 9 ans. Mon père était marin, et il collectionnait la musique des pays qu'il visitait. Il avait du rap, des sons de Vico C, un rappeur portoricain. Je me rappelle que quand il les mettait c'était ce que je préférais. Ce mec qui parlait avec des rythmes derrière et tout. Et ce fut ma première rencontre avec le rap mais sans savoir que c'en était et sans connaître cette culture jusqu'à mes 15 ans. À Cuba, vers 1989, on commençait à voir les premières traces de ce qu'était la culture hip-hop avec l'émission « Soul Train » et tout ça. Comme ça n'est pas loin, de Cuba aux États-Unis il n'y a que 180 km, les gens prenaient des cintres, en métal, les accrochaient à leur radio, et ils pouvaient facilement capter la FM nord-américaine. C'est là qu'on s'est mis à enregistrer des cassettes, que le rap a commencé à faire son entrée sur l'île. Quand j'avais quinze ans il y avait déjà des festivals et des groupes de rap cubain. À cette époque, il y avait le groupe Amenaza, que les gens connaissent aujourd'hui sous le nom d'Orishas. Et ça a attiré mon attention, sûrement en raison de ce que je faisais alors de ma vie. Pas seulement moi, mais aussi toute cette génération de jeunes qui étaient en train de grandir avec cette problématique.

Le rap est devenu populaire sur l'île et, comme moi, beaucoup ont commencé à rapper. Mon premier groupe s'appelait « Los Chamacos » [Les gamins] avec des potes de mon quartier : Playa Buenavista à La Habana. Ce projet n'a pas duré longtemps, seulement un an. Ensuite, j'ai connu Huevo et Piqui et on a formé Los Paisanos. Piqui est parti au bout d'un an et je suis resté avec Huevo. Ce fut important dans ma trajectoire, mon premier groupe, ce fut une école. C'est ce qui m'a formé comme MC. Ça a duré 8 ans. Avec Los Paisanos on est sorti de Cuba, on avait été invités à rapper par une université de Toronto. Un peu comme ce que j'ai eu l'occasion de faire ici en France [intervention et rencontre avec des élèves d'un lycée de Mantes-la-Jolie] et ce fut notre première expérience en dehors de Cuba. Ça a été incroyable parce que pour un Cubain c'est dur de voyager. Trop de joie. Après on a fait quelques concerts en Angleterre et on en est restés là avec Los Paisanos, 8 ans.

Et c'est là que j'ai démarré ma carrière en solo. J'ai sorti mon premier album *Jodido Protagonista* en 2005, et j'ai commencé à le défendre seul en 2007. J'habitais en Finlande depuis mon départ de Cuba en 2007. J'y ai habité deux ans et pendant cette période on m'a invité au troisième « Sommet Hip-Hop » du Venezuela. J'ai donc connu le rap du Venezuela, l'histoire du Venezuela, les Vénézuéliens, le cœur du Venezuela. Et c'est comme ça que j'ai fini par m'installer au Venezuela. Et c'est là-bas que j'ai pris conscience que le rap cubain s'écoutait en dehors de l'île. À Cuba il y a des problèmes pour communiquer avec le reste du monde, internet est limité, les gens n'ont pas accès à Youtube. Nous ne réalisons pas qu'il y avait des gens qui écoutaient du rap cubain en

dehors de l'île. Sincèrement, ça m'a beaucoup impressionné. Donc au bout d'un moment je m'y suis installé, j'y ai vécu deux ans. Après, on m'a invité en Espagne, j'ai visité l'Espagne, j'ai découvert la scène underground de Barcelone. On m'a donc invité à jouer là-bas, j'ai rencontré des gens et je suis resté y vivre. Mon parcours de vie est très lié au rap : tous les voyages que j'ai faits ça a été grâce au rap, c'est comme ça que je rencontre des gens, que je partage des réalités. Je crois que c'est la meilleure façon d'être proche des choses qui t'intéressent. De ne pas visiter un pays comme un touriste type, avec son pack découverte et son guide. C'est une autre manière de voyager mais aussi d'échanger des expériences et des perspectives.

Le rap est un sentiment et presque comme une famille géante et infinie. Pas seulement à Cuba, pas seulement aux États-Unis. En France, en Espagne, dans toute l'Amérique Latine et même en Asie. S'il y a tant de gens autour du monde qui s'identifient à la même culture ça n'est pas pour rien. C'est clair que tout ne va pas te plaire ou te correspondre mais je pense qu'au final tout ça c'est du rap et ça fait partie de la même famille. C'est pareil que dans ta propre famille, elle peut être infinie, tu partages le même sang même si tu n'es pas forcément d'accord avec tous les membres de ta famille. J'ai commencé à voir le rap comme quelque chose qui échappe à ma personne qui va plus loin que mes propres idées et croyances c'est un réseau interminable.



Comment s'est construit le mouvement rap à Cuba par rapport au contexte politique?

La première manifestation de la culture hip-hop ce fut au travers de la danse. Il y a eu des danseurs avant d'y avoir des MC's. On faisait des soirées dans un lieu qui s'appelait le « Pabellón Cuba », c'est là-bas que les gens allaient danser sur de la musique noire. Les gens appelaient ça la Moña et la Pigüe avec Mc Hammer et tous ces rythmes-là. Et c'est comme ça que cette culture est entrée à Cuba et c'est clair que les gens qui se sont identifiés à ce style de musique, pour une raison ou une autre, étaient en majorité noirs. Des personnes avec peu de moyens, des habitants des quartiers populaires etc... Et quand le mouvement a commencé à progresser les gens ont commencé à se dire : « Ce n'est pas un hasard si cette musique nous plaît. » « Nous l'aimons pour une bonne raison. » Les gens se sont rendus compte que, d'une certaine manière, nous étions connectés à cette musique.

Mais peu à peu nous avons façonné notre propre identité parce que nous avons réalisé que pour commencer, à Cuba, il n'y a pas de flingues, donc bon rapper des histoires de flingue... Et de la drogue, à peine... Ce n'est pas comme si tu voyais des junkies au coin de la rue, ça ne se voit pas. Les gens ont commencé à se dire : « Ok, ils parlent de leurs propres problèmes, mais notre problème à nous n'est pas la drogue, ni les armes. Notre problème c'est la répression qu'on subit sans même s'en rendre compte. » Parce que tu grandis dans un contexte où tes parents t'éduquent suivant certains principes, mais quand tu sors dans la rue, la réalité c'est autre chose. Je comprends que tu aies eu de l'admiration pour quelque chose, jusqu'à un certain point, mais moi je suis quelqu'un d'autre, moi comme une génération tout entière, et nous avons besoin d'autres choses. Parce que si nous fonctionnions toujours suivant les anciennes idées on serait encore vêtus de pagnes et on se déplacerait à cheval. Mais les choses ont évolué et chaque génération a apporté sa contribution. Et de notre côté, nous avons réalisé que quelque chose n'allait pas. Que quelque chose ne fonctionnait pas, ne concordait pas. Et je pense que du fait de notre jeunesse et de la rébellion que l'on avait en nous, le rap s'est imposé à nous très facilement.

Est-ce que vous pouvez-vous exprimer librement à travers la musique?

Ça dépend. C'est quelque chose qui a souvent été déterminé par le lieu, le moment, et le groupe concerné. Je serais injuste si je te disais que le rap cubain a été victime d'une censure extrême. À Cuba, il y a toujours eu de la censure, ils ont toujours essayé d'encadrer ce que tu pouvais et ne pouvais pas dire. Mais en fin de compte les gens chantaient quand même, et sans peur, tous les groupes rap-paient ce qu'ils voulaient sans crainte. Parfois, tu voyais qu'on enlevait le micro à l'un ou qu'un autre partait en prison pendant deux jours, mais ça n'est jamais allé plus loin que ça. Jamais il n'y a eu d'agressions ou de mesures drastiques.



Quelle a été l'attitude du pouvoir quand le rap est devenu un véritable mouvement ?

Au départ, l'attitude du gouvernement a été d'y voir une mode américaine qui allait passer en quelques mois comme c'est le cas pour toutes les modes. Mais cette mode a pris de l'importance pour beaucoup de personnes. Il y avait un festival qui se tenait au mois d'août, le festival d'Alamar, dans un amphithéâtre où tu pouvais faire rentrer 3 000/4 000 personnes. Les gens grimpaient même dans les arbres qu'il y avait autour. Les groupes venaient des États-Unis pour chanter, des groupes européens... C'était un festival important. Il était autogéré par Rensoli et Valenci de Grupo Uno et leur équipe, ce sont eux qui ont programmé du rap. Et quand le rap est arrivé à ce niveau, le gouvernement leur a retiré l'organisation de ce festival. Et ils ont commencé à le détruire peu à peu, jusqu'à le supprimer, le réduire à néant.

Au départ, le festival était autogéré par deux personnes et leur équipe qui faisaient les choses parce que ça leur plaisait et pas pour l'argent, parce que l'entrée était payante mais ils ne faisaient aucun bénéfice. C'était pour le seul plaisir de faire du rap : « On aime le rap, on veut écouter du rap et pas de la salsa, c'est tout. » C'est illogique : ces deux personnes avec leur équipe arrivaient à faire tout ça, et quand on reçoit le soutien du gouvernement le festival devient de pire en pire, ça n'a pas de sens. La seule explication c'est qu'ils ne voulaient pas que ça fonctionne. Parce que si c'est toi qui a toutes les cartes en main et que tout fonctionne de façon merdique c'est que tu

n'as pas intérêt à ce que ça marche. Au point que ce festival a disparu, il n'existe plus. Voilà quelle a été leur attitude, voilà ce qui s'est passé, et on a été obligés d'en conclure que ce soutien n'existait pas. Et pour diviser, ils ont créé une Agence du rap cubain où ils ont casé des groupes, et ça a créé une fracture parce qu'on faisait tous partie du même mouvement, et là le gouvernement arrive, crée une agence, et dit qu'il n'y a de la place que pour six ou douze groupes sur les millions de groupes qui existent, alors on se dit « pourquoi eux et pas les autres? ». Diviser pour mieux régner.

Est-ce qu'il y a à Cuba un rap comparable à celui qui existe au Venezuela, en soutien au gouvernement?

Je peux te parler de l'époque où j'ai habité là-bas, entre 2007 et 2009. Ce que je sais d'après, je le sais parce que je suis resté en contact avec des amis mais ça fait cinq ans que je ne suis pas allé au Venezuela. Je me rappelle que quand j'y habitais, Chavez était encore dans une bonne période et il y avait des groupes qui rappaient pour soutenir le processus bolivarien mais ils n'étaient pas nombreux. Il faut comprendre qu'avant l'arrivée de Chavez, le Venezuela était un pays où les gens ne s'intéressaient pas à la politique, c'était un pays normal. Un pays capitaliste suivant un modèle plus ou moins imposé par les gringos : pétrole, délinquance, un pays normal d'Amérique latine où les gens ne s'asseyaient pas en cercle pour parler de Malcolm X.

Et quand Chavez est arrivé, Chavez qui était un militaire, tout comme Fidel, son modèle, les gens ont commencé à sentir qu'ils étaient en train de vivre une révolution, que leur président était en train de combattre tout ce que les gringos ont imposé. Le pétrole va être à nous, je ne vais pas le vendre au prix que tu imposes, des maisons par ici, des médecins gratuits par là, les choses bougeaient, des sans-papiers étaient régularisés. Mais je crois que les rappers qui parlaient de Chavez n'étaient pas la majorité, ils parlaient plus de délinquance, parce qu'il y a beaucoup de violence au Venezuela. À la différence de Cuba, avec cette réalité, ils ont pu copier directement les gringos. Il y a même des sons où ils les défient sur le mode « les voyous vénézuéliens sont plus chauds que les vôtres à New York, et j'ai de bonnes raisons pour le dire, ici on a toutes les armes que tu veux. »

Après, il y a eu un autre courant, qu'ils ont appelé le rap conscient qui consistait à dire : « Ok, on sait qu'il y a des armes, c'est la réalité, mais on ne veut plus de morts, il y a d'autres choses à faire que s'entretuer. » À Cuba, je me rappelle que les groupes qui rappaient pour soutenir le gouvernement, on disait que c'était de l'opportunisme, baisser son froc : « Oui, tout va bien, vive le Comandante. » Alors que la majorité de nos préoccupations, de nos problèmes, étaient différents. Je dis nous, parce que c'était comme aller à l'école, on était tout un groupe avec le même ressenti, les mêmes préoccupations, tout le monde rappait la même chose, parce qu'il n'y avait rien qui nous emmerdait plus que ça.



Comment définis-tu ton rap?

Mon rap est un affront. Comment je définis mon rap? Du rap underground et c'est tout. Après, les gens donnent l'appellation qu'ils veulent. Ils peuvent lui trouver tous les noms qu'ils veulent, ça reste un nom. À travers le rap, je veux apporter quelque chose de positif, et pas du négatif. Du négatif il y en aura toujours, il y a toujours du temps pour ça. Je veux que les gens puissent s'en servir pour en faire quelque chose qui leur soit utile, quelque chose de positif. C'est la même chose que ce que je cherche à recevoir des gens de qui j'apprends. Au final, ce que je mets en chanson ce sont mes propres expériences de vie. Les choses qui me sont proches. Je ne vais pas parler de Mars ou de Jupiter ou de je-ne-sais-qui six pieds sous terre, moi je ne connais pas tout ça. Je vais te parler de ce que je connais, je mentionne des noms concrets dans mes textes, « untel » et cette personne sait pourquoi je parle de lui. Je fais passer des messages, certains clairs, d'autres subliminaux pour des personnes en particulier. Et d'autres pour ces gens qui nous oppriment toujours. Il y aura toujours cette touche-là dans mes chansons, parce qu'il faut faire face. Ils nous la mettent tous les jours ouvertement tous les jours. Ils nous bombardent d'informations: « prend une assurance », « travaille deux fois plus » « gagne moins », « je t'arnaque ». Tout se fait ouvertement. Et en plus, on va te traiter de délinquant. Donc ça sera toujours dans mes chansons parce que c'est une réalité, comme une espèce de blog. Donc, je fais du « rap underground ».

Existe-t-il une scène rap latino en Espagne?

En Espagne, il y a des groupes dont les membres sont latinos. Parfois un local et un Latino, ou un Latino et un Africain. Mais il n'y a pas de scène rap latino à proprement parler en Espagne. La différence entre le rap en Espagne et le rap en France, c'est que ceux qui ont façonné le rap en France sont des immigrés ou des enfants d'immigrés qui se sentent plus identifiés au pays de leurs parents qu'avec le pays où ils sont nés, la France. Et ce sont eux qui ont façonné le rap ici.

Mais en Espagne, à l'exception de Frank T, ce ne sont que les locaux qui l'ont façonné. Et ils parlaient de leurs problèmes en tant qu'Espagnols pas de leurs problèmes en tant qu'originaires d'ex-colonies où on a massacré des gens, d'esclavage, de questionnements sur l'identité, ce genre de problématiques. De mon point de vue, le rap français a continué d'exister parce qu'il y aura toujours des immigrés et il y aura toujours ce problème d'oppression des immigrés. Et donc, forcément, les gens qui rapaient dans les années 90 et ont eu des enfants, ne vont pas parler en bien à leurs enfants des choses qu'eux-mêmes ont mal vécu. Ils vont leur transmettre ce sentiment dans tous les cas.

Et comment sont reçus les Latinos qui vont vivre en Espagne?

Ils ne sont pas bien traités. Même s'ils ne sont pas stigmatisés comme ici. Dans un quartier où j'ai vécu longtemps, L'Hospitalet, il y a beaucoup d'immigrants, on voit beaucoup de Latinos, ils sont dans une partie de la ville. Ils sont dans leur ghetto, tu as la zone bolivienne avec ses restos boliviens et la discothèque bolivienne, dans un autre secteur tu as les Dominicains, les Colombiens, les Péruviens, les Équatoriens. Ils préservent beaucoup leurs coutumes, ils restent dans leur secteur, ils ne se mélangent pas beaucoup. Il y a des Dominicains, de la deuxième, troisième génération qui sont nés en Espagne et qui parlent encore avec l'accent dominicain parce qu'ils ne parlent qu'avec des Dominicains. Je connais des Colombiens nés en Espagne qui parlent à la colombienne, ils n'ont rien d'espagnol, parce qu'ils ne fréquentent que des Colombiens.

Quelles ont été tes impressions pendant cette première visite et ce premier concert à Paris?

J'ai beaucoup apprécié l'expérience. J'avais déjà parlé à des gens qui étaient venus jouer ici. Ils m'avaient dit que c'était mieux organisé. Sans manquer de respect à ce qui s'organise là-bas en Espagne où j'habite maintenant, mais ils sont assez à l'arrache. L'événement, incroyable. Bien organisé, tout le monde sait ce qu'il doit faire. Tout le monde à son poste tout le monde remplit ses tâches. L'accueil des amis, le séjour, incroyables aussi, pareil pour les groupes le jour du concert. Et dans mon cas j'ai été très surpris par l'accueil du public.

D'un côté, j'avais cette espèce de barrière mentale : « Putain, ils vont pas me comprendre », comme je vous le disais. Ils ne vont pas me comprendre, ça va être inconfortable. Mais en même temps on a tous écouté du rap en anglais pendant des années sans rien comprendre de ce qu'il disait, mais ça ne t'empêchait pas d'écouter un morceau dix fois et tu t'inventais toute une histoire dans ta tête parce que la chanson te transmettait quelque chose de positif et tu te disais : « Je ne comprends rien, mais je suis sûr qu'il parle de ça. » Parce que tu le ressentais. Et je crois que c'est ce qu'il s'est passé ici. Et ça fait plaisir, parce que je me suis mis dans cette culture dans l'idée qu'à travers le monde les gens vivent la même chose. Et même si on ne se voit pas, on a ce message dans la bouteille, le rap : « Écoute ce qu'il raconte là-bas », « Ici il s'est passé la même chose l'autre jour », « T'as vu ce qu'il chante là-bas, c'est arrivé ici hier. » C'est ça la connexion.

CONEXIÓN LATINA

RAP DE PANAME À LA HAVANE

PRIX : 5 €

14 FÉVRIER 2015

RXNDE AKOZTA
(CUBA)

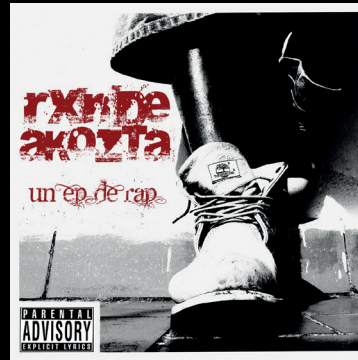
BILLIE BRELOK
PREMIERE LIGNE
DON KSEN
BLOPA

DJ SET :
AKYE
(RAP)

MAKS ET DJ D-KAL
(SCRATCHS CUMBIA)

DÈS 19H. AU CHINOIS
6, PLACE DU MARCHÉ - 93100 MONTREUIL / M : CROIX DE CHAUX

 **PALANTE**



Vidéo de la rencontre : <https://youtu.be/7ldk0KLT4E8>

<http://rxndeakozta90.bandcamp.com>

FB : Rxnde Akozta-Oficial

Photos : Rodrigo Avellaneda

Traduction : Palante

FB : Palantebbk

www.bboykonsian.com